



Ce livre bref, aux chapitres courts, à l'écriture plus suggestive que démonstrative, est une sorte d'enquête philosophique et poétique sur la notion de douceur. Celle-ci est présentée comme délicate, scandaleuse et désormais trafiquée. Sœur de l'enfance et ennemie des pouvoirs, cette étrange « *passivité active* » (p. 15) n'est donc pas la demi-mesure perversie (Cf. le porno soft), la mièvrerie sirupeuse ou les tendres amollissements des régies publicitaires du bien-être. Au contraire, elle accompagne la sauvagerie (Cf. la douceur animale, la massivité de Stavroguine), la force et la vigueur. Ce faisant, elle dénonce les entreprises de manipulations et offre son extraordinaire force de résistance à toutes les servitudes, volontaires ou pas, en premier lieu à l'abrutissement consumériste.

Si la douceur est ainsi cet instrument efficace de résistance à la vie mortifère, il n'en demeure pas moins que sa définition n'est pas aisée. Certes, la douceur travaille d'abord comme une catégorie existentielle (Cf. p. 58) aux prises avec la «réalité», plus précisément avec la vie même. Elle se présente donc toujours avec, par et dans la chair, avant même le langage. Profondément incarnée, la douceur caractériserait donc un certain sentir primordial, ici appelée « *fête sensible* ». Cette dernière n'est pas un sentimentalisme, mais un double mouvement, plus précisément une puissance (au sens aristotélicien) à double hélice d'*incarnation* (réception) et de *désincarnation* (don), d'affirmation et de retrait, de plaisir et de pudeur. Rythmique et harmonique, simple et universelle, cosmique et fraternelle en ce sens, elle échappe à toute saisie raisonnée comme à l'étalonnage, bien qu'elle transforme substantiellement ce qu'elle affecte (voir p. 82). Ce trait paradoxal signale combien il convient de la situer comme principe de relation, *i.e.* de ne pas négliger sa résonance politique (Cf. p. 69). Dans cette ligne, une dynamique relationnelle ne pourra être dite « douce » qu'à la mesure où elle ne prendra pas/plus les traits de la violence, du dépeçage, du mépris et du vol. Elle paraît alors comme « sublimée » (l'auteur est aussi psychanalyste), à la fois protégée et sauvée, reconnue dans son unicité, son originalité et sa fragilité, accueillie dans l'acquiescement à ce qui se présente, *i.e.* comprise à la fois radicalement et en plénitude. La douceur est donc l'auxiliaire de la pensée et de l'éthique en quête de vérité. De même, elle est la condition de toute recherche spirituelle et un chemin, ressenti comme dangereux aux yeux du monde (« [...] *l'idiotie désarmante de l'innocent dans un monde coupable...* », p. 75), de pacification intérieure.

La béatitude « *Heureux les doux* » semble assumer cette diffraction du sens. Elle dépasse la douceur grecque, soumise à la justice, au code viril du courage, et s'éloigne de la douceur romaine, qui l'articule au pardon, mais dans son horizon propre. Avec le Christianisme, la douceur approfondit la réflexion hébraïque et entre au cœur de la pensée théologique. Mais, elle risque de se dévitaliser dans l'idéal ascétique ou le « *devoir sacrificiel* » (Cf. p. 49 ou 71), perdant la chair en se confondant à Dieu lui-même (Dieu comme *Suavitas*). Ce que critiquent indirectement les traditions orientales auxquelles l'auteur accorde une grande place (instabilité du monde, dynamique chinoise des contraires, etc.).

Au final, la douceur ouvre à une joie illuminatrice, à la fois humble et sans faiblesse, vertige d'un désir qui sait se contenir, s'empêcher, et parfois renoncer en souriant. Elle fait naître le monde en nous comme nous renaissions au monde, nous engageant résolument dans la dynamique bouleversante et secrète de l'échange (don, visite, partage, rencontre), celle-là même qui rend humain, attentif, respectueux, responsable et libre. Valeur des transitions silencieuses et des passages nocturnes, située au carrefour imperceptible du sensible et de l'intelligible, du visible et de l'invisible, la douceur ne serait-elle pas d'abord la qualité des frontières vives ? En cela, elle serait le signe délicat de l'avènement de ce lieu lumineux des combats enfin pacifiés, par un consentement à l'être du monde accueilli pour ce qu'il est, *i.e.* devenir, mystère et transformation permanente.